

# Apollinienne splendeur

Doubles-fonds, faux-semblants, mélanges savants : *Ariane à Naxos* passe pour la quintessence du théâtre. Mais peu d'œuvres sont aussi bancales, bizarrement ficelées. Immense mérite de cette production que d'avoir rendu à *Ariane* sa lisibilité parfaite. Les débordements du Prologue sont traités par le metteur en scène, Laurence Dale, avec un art de chorégraphe. Il faut cela à ces coulisses où tout le monde déboule sans prévenir, se heurte et se fuit. Le bouillonnement n'est, ici, pas la confusion. Du coup les personnages peuvent imposer leur individualité. L'acte d'*Ariane* obéit au contraire à une esthétique hiératique. Monde sacré, où rôde la mort. Murs blancs, pénombre. Soile Isokoski chante – et de quelle manière ! – « *Es gibt ein Reich* » ans un écrin d'une pureté toute classique. Les Nymphes semblent issues d'une procession rituelle. A l'imagination foisonnante du Prologue répond une économie de moyens absolue. D'*Ariane*, Isokoski a la profondeur et le rayonnement – unique. La Zerbinetta de Marlis Petersen a la féminité et la virtuosité idéales. Thomas Rolf Truhitte arbore une musculature de dieu antique, mais hurle un peu son Bacchus, hélas ! Le Compositeur de Carmen Oprisanu oppose à certaines limites vocales un engagement dramatique convaincant. Quant au chef Lawrence Foster, il conforte les choix de mise en scène par un geste enveloppant : la partition sonne dans toute son apollinienne splendeur.

S.F

**ARIANE À NAXOS DE STRAUSS. MONTE-CARLO, OPÉRA, LE 10 FÉVRIER.**



Soile Isokoski (Ariane)  
attend Bacchus sur le Rocher.